

L’AFFIRMATION D’UNE VERITE ABSOLUE **La construction de la dogmatique chrétienne**

Jacques Noël PERES – 11 janvier 2014

Au départ, la première communauté chrétienne, celle des disciples de Jésus, n’était finalement pas autre chose qu’une secte juive, la secte des Nazoréens. Mais elle va petit à petit se séparer du Judaïsme pour former une communauté autonome. Une communauté qui ne s’est pas d’emblée appelée christianisme, jésuisme ou que sais-je encore. Une secte juive, mais qui reconnaissait en Jésus de Nazareth le Messie promis par les prophètes.

Comment donc s’est-elle appelée ? elle s’est appelée « Eglise ». Il est intéressant de voir ce mot apparaître. Pourquoi ce mot « Eglise », plutôt qu’un autre ? Les hellénistes ont dit : *ecclesia*, la convocation, nous sommes appelés, appelés par le Christ etc... Peut-être ...

Mais ce mot église, les chrétiens ne l’ont pas inventé. En vérité ce mot *ecclesia*, en grec, apparaît dans la Septante, qui est la traduction en grec de l’Ancien Testament hébreu. Or le mot Eglise, plus précisément Eglise de Dieu, *Ecclesia tou Theou* en grec dans la Septante, est la traduction d’une locution hébraïque, *karal adonai*, ceux qui sont appelés par le Seigneur. Il est intéressant de remarquer que cette expression de l’Ancien Testament - *ecclesia tou theou* dans le Septante - désigne toujours Israël en tant que communauté de foi et communauté priante, une communauté qui rend gloire à Dieu, qui loue Dieu, une communauté qui est toute en Dieu. Si bien que les chrétiens, en s’appelant eux-mêmes église (car les premiers chrétiens lisaient l’Ancien Testament grec) avaient dans l’oreille le sens d’une communauté qui n’est pas n’importe laquelle, la communauté de ceux qui se rassemblent pour chanter la louange de Dieu, ceux qui étaient tout en Dieu.

A l’origine, le christianisme est une proclamation

Par là, il faut comprendre que l’Eglise chrétienne, dans son fondement même, est une communauté enthousiaste, toute pénétrée de Dieu. Ce n’est pas simplement un rassemblement, pas simplement la convocation de gens qui ont été appelés et qui ne pouvaient faire autrement que d’être présents. C’est réellement ceux qui sont saisis par Dieu et qui, aussi saisissent Dieu, enthousiastes au sens fort du terme. Ce qui veut dire que la communauté des disciples de Jésus, à l’origine, n’est pas faite de ceux qui se rassemblent parce qu’ils ont une doctrine commune, mais de ceux qui se rassemblent parce qu’ils chantent la louange en commun. En d’autres termes, cela veut dire que cette communauté (dont nous sommes devenus les héritiers) n’est pas quelque chose où l’on se rassemble autour d’un dogme, d’un nom, d’une expression de la foi ; mais nécessairement une communauté centrifuge puisqu’elle chante et quand on chante, on le fait à tue-tête. Pour le dire autrement, le christianisme, à l’origine, n’est pas un dogme, il est une prédication – ce qui n’est pas la même chose. D’emblée, le christianisme est une communauté de foi : elle est une prédication, une proclamation.

C’est la raison pour laquelle on cherchera souvent quel est le centre même de cette prédication : on dira le kerugme de l’Eglise. Le kèrugme, c’est le héraut, celui qui proclame. Le christianisme est

donc une proclamation. Et quelle est cette proclamation ? quel est le centre même de ce que la communauté veut dire ? c'est tout simplement :

« Jésus est le Christ (c'est-à-dire le Messie) ; il est mort, il est ressuscité ! »

Ce n'est rien d'autre au départ. C'est la première et indispensable prédication des disciples de Jésus. C'est leur profession de foi.

Ce qui permet tout de suite de poser la question suivante : la confession de foi est-elle aussi ancienne que l'Eglise, plus ancienne que l'Eglise ou plus récente que l'Eglise ? Puisque l'Eglise est une proclamation et que cette proclamation c'était sa foi, on ne peut pas imaginer une Eglise sans confession de foi. La confession de foi est aussi ancienne que l'Eglise.

De la proclamation à l'énoncé d'un Credo

Nous venons de parler de confession de foi ; nous n'avons pas parlé de Credo. Nous n'avons pas parlé de formule de foi, pas de catéchisme, pour l'instant. Nous avons dit seulement que l'Eglise (comme chacun de ses membres) dit sa foi, la porte devant le monde. Or, à un moment donné, pour des raisons pratiques, on va avoir tendance à vouloir dire cette foi de manière stéréotypée : c'es le fameux Credo. Et autant on vient de dire que la confession de foi est aussi ancienne que l'Eglise, autant on peut dire que le Credo est postérieur à l'Eglise. Ce qui veut dire que, si la confession de foi est aussi ancienne que l'Eglise, ipso facto, dans la plus haute antiquité, il n'y avait ni orthodoxes ni hétérodoxes, mais seulement des gens qui ensemble disaient « Jésus est le Christ, il est mort, il est ressuscité ! ».

Alors, comment en est-on venu à dire la foi sous forme de Credo, en utilisant des formules ? Il faut se reporter à l'Ecriture elle-même.

L'exemple de l'eunuque éthiopien

Prenons l'exemple de l'eunuque éthiopien (Actes 8) : il est sur son char, il lit Esaïe, il va rencontrer Philippe ; et ils vont discuter du baptême. L'eunuque dit : « voici de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je sois baptisé ? », à quoi Philippe répond : « si tu crois de tout cœur, cela est possible » - donc il ne dit pas pas de toute ton intelligence, pas avec des formules ; de tout ton cœur - et l'eunuque répond : « je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ». Et aussitôt il est baptisé par Philippe. Ce qui voudrait dire que la première confession de foi, sous forme de Credo, est « je cois que Jésus-Christ est le fils de Dieu » et qu'elle a été organisée dans un contexte baptismal. A partir du moment où il a fallu prendre l'initiative de dire « je suis un disciple de ce Jésus-là », encore fallait-il dire qui était précisément ce Jésus-là. Le premier Credo était une affirmation de la messianité de Jésus, reconnu comme fils de Dieu. Cela semblait suffisant.

A cela va s'ajouter l'idée du sauveur. On dira : Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur ; c'est le fameux « poisson » (ichtus : acronyme en grec de l'expression « Jésus, Fils de Dieu, Sauveur ») : on pouvait le dire en paroles mais aussi le dessiner. Dessiner un poisson cela se fait même d'un seul trait de crayon (un alpha un peu aplati – avec la queue en l'air cela donne même une croix). Cela veut dire qu'on peut dire sa foi autrement qu'avec des mots. On sait que les protestants (surtout les réformés) n'aiment pas beaucoup les signes de croix ; mais faire un signe de croix, ce n'est pas du tout un acte magique, c'est simplement affirmer croire en ce Dieu Père, Fils et Saint-Esprit et le dire avec un geste de la main plutôt qu'avec la langue ; et pourquoi la langue prendrait-elle le pas sur la main ?

L'inscription d'Aversius ; une confession de foi qui s'étend aux sacrements

Donc à l'origine une confession de foi liée au baptême. Mais assez rapidement elle va toucher les autres sacrements, c'est-à-dire la Cène.

Il y a une inscription ancienne qu'on appelle l'inscription d'Aversius, évêque d'Hierapolis en Phrygie sous Marc-Aurèle (vers 216). Cette inscription se trouve sur une stèle (actuellement au musée du Vatican) ; en voici le texte (traduction française) :

« Citoyen d'une ville honorée, de mon vivant j'ai érigé ce tombeau afin qu'un jour mon corps y ait sa place. Je me nomme Aversius ; je suis disciple d'un saint pasteur qui fait paître ses troupeaux sur les montagnes et dans les plaines, qui a de grands yeux dont le regard atteint partout. C'est lui qui m'a enseigné les écritures véridiques, c'est lui qui m'a envoyé à Rome contempler la souveraine majesté et voir une reine habillée et chaussée d'or. Je vis là un peuple porteur d'un sceau brillant. J'ai vu aussi la plaine de Syrie et toutes les villes, Nisibe au-delà de l'Euphrate ; partout j'ai trouvé des frères. J'avais Paul pour compagnon, ma foi me conduisait partout, partout elle m'a servi en nourriture un poisson de source, très grand, pur, pêché par une vierge sainte ; elle le donnait sans cesse à manger aux amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle donne avec le pain. J'ai fait inscrire ces choses chez moi, Aversius, à l'âge de 72 ans. Que le frère qui les comprend prie pour Aversius ».

Marc-Aurèle, rappelons-le, c'était encore une époque où les chrétiens sont persécutés. Il fallait parler en termes un peu voilés. L'inscription d'Aversius se termine comme suit :

« On ne doit pas mettre d'autres tombeaux au-dessus du mien, sous peine d'amende : deux mille pièces d'or pour le fisc romain, mille pour ma chère patrie Hiéropolis ».

Aversius déclare donc qu'il est disciple d'un saint pasteur (on a tous le bon berger en tête) qui a les yeux grand ouverts et dont le regard atteint partout : œcuménicité de la communauté chrétienne ; l'Eglise dont je suis membre est l'Eglise de partout, de Rome jusqu'en Syrie et même au delà de l'Euphrate ; il avait Paul pour compagnon. C'est l'écriture qui est là. Et il dit : « je vis là un peuple porteur d'un sceau brillant » : le sceau, c'est ici un mot qui va signifier le baptême. Nous sommes « scellés » par le Christ, nous sommes marqués du sceau du baptême ; et cela continue avec l'allusion à un poisson pêché par une vierge sainte.

Il ne s'agit pas de Marie mais de l'Eglise. Car dans l'antiquité chrétienne on représentait l'Eglise de deux manières. Soit par une jolie jeune fille vierge ; soit par une matrone à la poitrine opulente, qui nourrit ses enfants sur son giron. Ici la vierge sainte, c'est la jeune fille. Elle donne ce poisson à manger aux amis avec un vin délicieux qu'elle donne avec le pain. On comprend évidemment que c'est la sainte Cène. On voit donc comment cette confession de foi, discrète pour des raisons de prudence, parle du baptême et de la Cène. On se situe donc bien dans le contexte des sacrements.

Hippolyte de Rome (début du 3^e siècle) – le Symbole des Apôtres

Et d'ailleurs Hippolyte de Rome (début du 3^e siècle - c'est le seul anti-pape regardé comme un saint - s'est vu attribuer un ouvrage qui parle du baptême. Celui qui baptisait, le ministre, demande au catéchumène : crois-tu en Dieu le Père ? et il répond : je crois en Dieu le père tout puissant, créateur du ciel et de la terre. Puis : crois-tu en Dieu le Fils ? et il répond : Je crois en Jésus-Christ, son Fils unique etc...Puis : crois-tu au Saint-Esprit ? etc.. Et entre chaque réponse du catéchumène, il y a une infusion d'eau répandue sur la tête. Or ce texte que donne Hippolyte, sans être encore exactement notre symbole des Apôtres, l'est à quelques mots près.

En fait, notre symbole des Apôtres est le symbole baptismal romain complété par la suite. Il est constitué un seul tenant assez rapidement et déjà au quatrième siècle. Il découle donc d'une liturgie

baptismale. Ce n'est que plus tard qu'on l'attribuera aux douze apôtres en le divisant en douze articles attribués chacun à un apôtre (Pierre, Jean, Jacques, André, Thomas et pour terminer Mathias).

Ce symbole, auquel on est ainsi parvenu, est dit « économique ». Cela signifie que le symbole des Apôtres nous dit ce que fait pour nous ce Dieu en qui l'on croit : Il agit pour nous sauver. Le Fils viendra juger les vivants et les morts et cela débouche sur le Saint-Esprit et la rémission des péchés et l'Eglise en même temps. Finalement, ce que nous confessons dans le symbole des Apôtres, dit « économique », c'est l'action de Dieu pour nous.

Vers des confessions de foi ontologiques

Mais on va rapidement penser : c'est bien de dire ce que fait Dieu, mais encore faudrait-il savoir qui il est. C'est à ce moment là qu'on va arriver à des confessions de foi qui ne seront plus « économiques » mais ontologiques, c'est-à-dire qui parleront de l'être même de Dieu.

Le symbole « Quicumque »

En voici une (du moins des extraits) : c'est le symbole *Quicumque* (quiconque) ou encore dit d'Athanase d'Alexandrie, qui n'y est d'ailleurs pour rien du tout (texte complet en annexe). On y trouve de très forts accents augustinien et il fut probablement écrit par un évêque gaulois du V^e siècle :

« Quiconque veut être sauvé doit avant tout tenir la fois catholique (selon la plénitude, dans l'espace donc l'église de partout, mais aussi dans le temps, donc l'église d'hier, d'aujourd'hui et de demain ; et c'est aussi la plénitude de la foi ; le mot catholique est donc irremplaçable), celle de toujours et de partout dans sa plénitude. Celui qui ne la garde pas entière et pure ira sans aucun doute à sa perte éternelle. Voici la foi catholique : nous vénérons un Dieu dans la Trinité, la trinité dans l'unité, sans confondre les personnes, sans diviser la substance ; autre est en effet la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit, mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une même divinité, une gloire égale, une même éternelle majesté ; Comme est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit ; incréé le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit, Immense Id ... ; éternel ...id ; Et cependant ils ne sont pas trois éternels, mais un éternel, ni non plus trois incréés ni trois immenses mais un incréé et un immense

Voyez comme on décrit ainsi l'être même de Dieu et pourquoi on peut parler d'une confession de foi ontologique. Cela ne touche pas beaucoup aujourd'hui, mais cela se termine de façon un peu différente :

« il est nécessaire au salut éternel de croire fidèlement aussi à l'incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ » et là on va dire qu'il est composé d'une âme raisonnable etc., égal au Père dans la divinité, qu'il a souffert pour notre salut, qu'il est descendu aux enfers...

On voit ce que signifient ces quelques lignes. Ce sont vraiment des formules qui sont assénées et l'on peut penser que c'est plus une pierre dure qu'un pain frais (*voir en annexe le texte entier du symbole d'Athanase ou Quicumque*)

Une formule de confession de foi purement intellectuelle constitue-t-elle l'essentiel ?

Effectivement, on en vient ainsi à des formulations d'une foi qui est purement intellectuelle (faut-il dire raisonnable ?). Mais alors il n'est pas inutile de poser la question suivante : ces formules de la

confession de foi, ces formulations de la foi sont-elles l'essentiel de ce que nous avons à dire si nous sommes toujours une communauté de proclamation ?

Certains vont dire : mais pas du tout. Même en se fondant sur l'Écriture, la confession de foi peut être autre chose. Ce n'est pas une formule de foi qui importe, mais un acte de foi, un acte existentiel dirions-nous aujourd'hui. « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi devant mon Père » dit Jésus. Et l'expression « celui qui me confessera devant les hommes » le contexte montre que c'est une action qui est attendue, pas une parole. « Tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu » (I Jean). En se fondant sur l'Écriture, on peut réfléchir à la question : n'est-ce pas plutôt un acte qu'il faut parfois faire plutôt qu'un dire ?

L'histoire de la pèlerine Egérie.

Dans l'Antiquité chrétienne, la catéchèse consistait essentiellement, pour le catéchète, à transmettre la foi ; c'était la « tradition » de la foi. Le catéchète prenait les articles successifs du symbole baptismal – ou celui des Apôtres – et il expliquait ce qu'était cette foi ; puis le catéchumène, à la fin de la catéchèse qui avait lieu durant le carême, allait, la veille de Pâques, dans la nuit du samedi saint, « rendre la foi » « reddito symboli » : il redisait ce qu'il avait compris. C'était au moment du baptême, il confessait sa foi. Il a entendu quelque chose, il a compris quelque chose et il redit ce qu'il a compris.

Or, à la fin du quatrième siècle, il y a une dame, qui s'appelle Egérie, une bonne chrétienne, une dame de bonne famille, certainement de la haute société aquitaine, qui entreprend vers 380 un voyage en Terre sainte, en passant par Constantinople. Elle tient son journal de voyage qu'on appelle *l'Itinéraire d'Egérie*. Alors qu'elle est à Jérusalem au moment de Pâques - à l'époque où l'évêque de Jérusalem était saint Cyrille, un grand évêque dont on a gardé les prédications - elle raconte que, lorsque se présentent les candidats au baptême et donc à la catéchèse, présentation qui se fait en public, l'évêque est là, dans sa cathédrale, le Saint- Sépulcre de Constantin. Ceux qui veulent s'inscrire se présentent à l'évêque. Egérie rapporte que l'évêque se renseigne sur la manière d'être et de vivre du candidat en demandant aux voisins ce qu'ils en pensent. Est-ce qu'il boit ? a-t-il plus de femmes qu'il n'en faut ? a-t-elle plus de maris qu'il ne faudrait ? est-ce qu'ils élèvent bien leurs enfants ?

Bref ce sont les actes même de la vie qui sont importants. Avant de recevoir le baptême il faut se bien conduire. Il faut se conduire déjà comme l'Évangile voudrait qu'on le fasse. On voit donc bien la manière dont tout cela se passe. La catéchèse est le moment de la transmission d'une formule de foi, mais sans jamais oublier l'acte de foi.

Les grandes querelles christologiques - Les grands conciles, de Nicée à Chalcédoine

Les grandes querelles christologiques des troisième, quatrième et encore cinquième siècles vont être l'occasion de rédactions de nouvelles confessions de foi. Quelle est en effet la question ? c'est de savoir qui est ce Jésus ? Est-il vraiment Dieu ? Est-il vraiment homme ? Est-il les deux en même temps ? Et là on est conduit à rédiger des confessions de foi.

Saint Cyprien de Carthage (mort en 258) avait affaire à des gens qui le regardaient comme tout à fait schismatique. Voici ce qu'il répond : « si quelqu'un objecte que Novatien (c'est son grand ennemi) baptise avec le même symbole que nous, qu'il sache d'abord que nous n'avons pas le même symbole et la même interrogation que les schismatiques ». En fait, ils disaient le même credo, mais l'un était regardé comme schismatique et donc on décidait que ce n'était plus le même. Voilà comment vont se durcir toutes ces choses.

C'est donc à ce moment là que la confession de foi devient un test d'orthodoxie, un critère d'orthodoxie. On demandera non seulement aux catéchumènes mais aussi aux autres chrétiens de confesser leur foi et, en tous les cas, aux ministres. Et quand un évêque, qui a été élu, va être ordonné, il doit rédiger une confession de foi qu'il envoie aux évêques circonvoisins. pour montrer que l'Eglise n'est pas seulement le propre d'une ville mais aussi l'Eglise d'à côté et qu'il y a la même confession de foi. L'évêque doit envoyer cette confession de foi et elle doit être reçue.

Pour établir le texte d'une unique confession de foi, plusieurs conciles vont se succéder : Nicée, Constantinople, Ephèse, Chalcédoine en 451... Et, avec Chalcédoine, cela sera la première séparation entre Eglises, puisqu'il y a encore aujourd'hui des Eglises non chalcédoniennes. La formule, ou plutôt la définition de Chalcédoine, va être vraiment regardée comme le vrai critère d'orthodoxie, bien que Nicée soit toujours là, ainsi que le symbole des Apôtres.

Or c'est à ce moment-là, précisément, qu'un évêque d'Antioche, Pierre le Foulon (mort en 488, donc 37 ans après Chalcédoine) va dire : la définition de Chalcédoine n'est pas le bon Credo. Le bon Credo, c'est celui de Nicée-Constantinople (premier et deuxième conciles œcuméniques : Nicée 325, Constantinople 381 qui a complété Nicée). Et Pierre le Foulon va introduire la récitation du symbole de Nicée-Constantinople dans le culte, pour dire : nous ne voulons pas regarder Chalcédoine.

C'est depuis cette date que les chrétiens récitent un symbole au cours du culte. En soi le symbole c'était pour le baptême, comme nous l'avons dit en commençant. Maintenant dans toutes nos Eglises, nous avons toujours un Credo, que ce soit une formule toute faite ou une formule que le pasteur a écrite – plus ou moins bien. Il n'empêche : nous avons un Credo. Or, avec Pierre le Foulon, nous sommes déjà à la fin du V^e siècle ; c'est donc que pendant cinq siècles, un quart de l'histoire de l'Eglise, on ne va pas réciter le Credo au cours du culte.

Credo et théologie

Ouvrons ici une parenthèse : le Credo, tel qu'on vient de le voir à l'instant, contient des formules théologiques. Or il faut bien comprendre que dans l'Eglise ancienne le mot théologie n'était pas du tout employé dans le sens où nous l'employons aujourd'hui. Aujourd'hui la théologie est une science ; au Moyen-Age c'était même la première. Mais dans l'Antiquité c'était plutôt la prière, c'est le dialogue que l'on a avec Dieu (théo – logia). Ce que nous appelons aujourd'hui théologie s'appelait dans l'Antiquité la *pagina sacra*, la page sainte, la *doctrina sacra*. Dans le sens moderne du terme, le mot de théologie vient d'un grand homme, Pierre Abélard (mort en 1142, dans les bras de Pierre le vénérable qui l'avait accueilli contre saint Bernard). Il a publié un livre intitulé *théologia christiana*, qui est un livre de doctrine. C'est depuis ce temps seulement que le mot théologie a son sens actuel. Il est intéressant de savoir qu'auparavant, la théologie, c'était la prière.

Dans l'Antiquité chrétienne, il n'y a eu en fait qu'une seule théologie (au sens actuel) ; c'est celle d'Origène d'Alexandrie (première moitié du III^e siècle), auteur d'un *Traité des principes*, au demeurant regardé par beaucoup comme un hérétique. Il faut ensuite attendre Jean Damascène (saint Jean de Damas, souvent regardé comme le dernier des Pères grecs) mort en 749, auteur d'une deuxième somme sous forme d'un écrit intitulé *La source de la connaissance*. Ce sont les deux extrémités de la « pensée religieuse » de l'Antiquité chrétienne. On n'avait pas besoin de faire des sommes, des cours complets de théologie.

En revanche, plus tard, au Moyen-Age, il y en aura beaucoup. Thomas est le plus célèbre, mais déjà Pierre Lombard : les *Sentences* de Lombard sont déjà des sommes théologiques. Et là, on va s'en donner à cœur joie. Quelqu'un comme Dun Scot (mort en 1308) va écrire : « la théologie est la science des vérités contenues dans la sainte écriture (nous sommes tous à peu près d'accord) et de

celles qui peuvent en être tirées par voie de déduction systématique ». (là on n'est plus tout à fait d'accord).

On voit bien ainsi comment on en est arrivé à cette idée d'une théologie qui n'est plus une prière, qui n'est plus nécessairement un dialogue avec Dieu, qui est une déduction systématique.

Le Credo, marque d'orthodoxie - Mais y a-t-il une orthodoxie ?

C'est donc le Credo qui va devenir le critère d'orthodoxie. Mais encore faut-il savoir s'il y a réellement une orthodoxie dans l'Eglise. Là est le vrai problème.

Que signifie le mot orthodoxie ? c'est la droite manière de glorifier Dieu (*orthos* : droit - *doxa* : la gloire). C'est donc la bonne louange de Dieu. Mais *doxa* signifie aussi l'opinion, la bonne opinion (parce que les gens que l'on glorifie sont ceux dont on a une haute opinion). Orthodoxie a donc ce double sens : on rend le bon culte et on pense bien. Dès lors, est-ce que l'orthodoxie est inhérente au christianisme ? Quelle place pour l'hérésie ?

Les hérésies

Airésis, en grec, signifie l'option, le choix. Quand les Athéniens allaient sur l'Acropole pour élire les archontes, ils faisaient une « hérésie ». Hérésie, c'est le choix. Alors question : y a-t-il d'emblée des choix, ou pas de choix, dans la communauté chrétienne ? Il faut faire attention aux jugements de valeur. Pour le moment nous employons les mots sans jugement de valeur. Nous parlons d'hérésie ou d'orthodoxie comme des catégories. Y avait-il dans l'Eglise, à l'origine, une orthodoxie ou y avait-il des hérésies ?

Irénée de Lyon, mort vers 203, qui avait vécu à la fin du 2^e siècle (c'est donc très ancien) va dire : « c'est à une époque fort tardive, au moment où les temps de l'Eglise atteignaient déjà leur milieu, que tous ces gens-là (les hérétiques) se sont dressés dans leur apostasie ». Calculons : le milieu des temps de l'Eglise : cela veut dire que, si Irénée écrit dans les années 180, l'Eglise étant supposée dater de la mort de Jésus (30), cela fait environ 75 ans (c'est-à-dire vers 105) que l'on a vu apparaître les hérésies, « le diable, comme un lion rugissant ».

Mais si l'on regarde de près, l'Ecriture elle-même, à l'époque d'Irénée, n'existe pas comme canon. Il y avait un certain nombre de livres qui circulaient parmi les chrétiens, sans que la liste en soit fermée. On ne savait pas trop lesquels il fallait prendre. Par exemple, concernant Paul : il y avait des épîtres dont on suppose aujourd'hui qu'elles ne sont pas de lui celles qu'on appelle les deutéro-pauliniennes, par exemple les pastorales. Quant aux évangiles, Irénée dira qu'il en faut quatre. Pourquoi ? parce que, selon lui, il y a quatre « vents des cieux », quatre points cardinaux et que précisément l'Eglise se répand partout, dans toutes les directions.

Or on constate que les quatre évangiles ne disent pas tous la même chose ; on dira qu'il y a une théologie johannique comme on parlera d'une théologie paulinienne à quoi l'on pourrait rajouter, avec l'épître de Jacques, une théologie judéo-chrétienne. Autrement dit, même l'Ecriture, qui était en voie de constitution à l'époque d'Irénée, contenait déjà des tendances théologiques diverses.

Les interrogations du XX^e siècle : Walter Bauer (1934) et Turner (1954)

C'est pour ces raisons qu'en 1934, l'historien **Walter Bauer**, dans son ouvrage *Orthodoxie et hérésies dans le Christianisme ancien (Rechtgläubigkeit und Irrglauben zur Zeit des alten Christentums)* développe une grande thèse selon laquelle, en fait, dans l'Antiquité chrétienne il n'y avait pas une orthodoxie mais il y avait des « hérésies », c'est-à-dire des choix.

Analysant de près les textes eux-mêmes qui vont être rassemblés dans l'Écriture, il constate que ce qu'il entend dire ou écrire à Rome n'est pas nécessairement ce qu'il entend dire ou écrire à Alexandrie, n'est pas nécessairement non plus ce qu'il entend dire à Antioche et ailleurs encore. Selon les lieux, dans toutes ces écritures, on en retenait certaines, on mettait en valeur tel verset plutôt que tel autre etc.. et chaque communauté avait ses propres options.

Donc, disait Bauer, l'Église ancienne est une Église composée de différents choix (différentes « hérésies ») et l'une de ces options va, avec le temps, prendre le pas sur les autres : celle de l'Église de Rome, parce que c'est celle de la capitale et pour diverses autres raisons. L'hérésie de Rome, selon Bauer, devient ainsi l'orthodoxie.

Cette thèse de Bauer sera combattue, en particulier par **Turner**, un anglais, qui en 1954 publiera lui-même une thèse où il remarque que la thèse de Bauer est trop historique et pas assez théologique. Pour lui, ce qui caractérise le christianisme ancien c'est qu'il y a des éléments *fixes* de la tradition chrétienne, ceux qui sont confessés partout : Jésus, le baptême, le Saint-Esprit, la Rédemption et d'autres, ceux qui vont rentrer dans les Credo. Et à côté de ces éléments fixes, dit-il, il y a des éléments qu'il appelle *flexibles*, qui dépendent des temps et des lieux, des circonstances, des langues, des philosophies qui sous-tendent le discours chrétien et qui dépendent aussi des individus qui les manient ; éléments qui eux n'entrent pas dans le Credo, par exemple la papauté.

Un problème, toutefois, c'est que l'eucharistie n'est pas dans les Credo. Pourquoi ? parce que, dans l'antiquité chrétienne, on ne s'est pas battu sur ce thème, ce ne fut pas un problème. On pensait seulement qu'on ne pouvait pas communier avec les hérétiques, mais ce n'était pas pour des raisons de fond. Il faut attendre la renaissance carolingienne (donc vers 800) pour avoir de grands débats sur ce sujet (encore qu'au III^e siècle, saint Cyprien de Carthage s'en soit déjà pris à ceux qui communiaient sans vin).

Donc, pour Turner, éléments fixes et éléments flexibles :

- les premiers, *lex credendi* (ce que nous croyons) ;
- les seconds, *lex orandi* (ce que l'on prie et dépend donc de nos pratiques).

L'orthodoxie, dira Turner, est celle qui maintient une juste tension entre les éléments fixes et les éléments flexibles. Si on fait trop prévaloir les éléments flexibles ou trop prévaloir les éléments fixes, on tombe dans des « ornières » et en particulier, en ce qui concerne le dogme, il y aura des distorsions. Certains vont diluer les éléments fixes, par exemple le syncrétisme ; ou bien les mutiler en ôtant ce qui les gêne. On peut aussi tordre ces mêmes éléments fixes : insistance unilatérale sur un point, par exemple les montanistes qui étaient très attachés au Saint-Esprit et focalisés sur ce point, au risque d'oublier le reste. Et il y a aussi l'archaïsme, une manière de mal saisir la tension entre éléments fixes et flexibles, en maintenant des formulations dépassées. Ainsi, dans l'Antiquité, à la fin du IV^e siècle, eut lieu un grand débat sur le Saint-Esprit. Ses adversaires disaient : « on ne nous a jamais dit qu'il était Dieu ; il ne faut pas dire qu'il est Dieu ». L'archaïsme arrête la réflexion à une époque ; aujourd'hui c'est l'intégrisme.

Tout cela veut dire que les limites entre l'orthodoxie et l'hérésie sont beaucoup plus floues qu'on ne le pense. Qu'est-ce qui vous permet de dire que c'est une distorsion ? c'est vous qui la jugez telle. Qu'est-ce qui permet de dire que c'est une dilution, une mutilation, un archaïsme ? Arriver à distinguer l'hérésie de l'orthodoxie, eh bien, très forts sont ceux qui y arrivent. Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'expression dogmatique. Mais qu'est-ce qui me permet de dire que mon expression dogmatique est orthodoxe ?

Le rapport à l'Écriture – le critère d'apostolicité (Eusèbe de Césarée)

Finally, ce qui va être le critère pour estimer une expression dogmatique, cela va être le rapport à l'Écriture. L'Écriture est-elle porteuse de vérité ? Telle est la question qui va se poser dans le christianisme ancien. Qu'est-ce qui fait que l'Église est dépositaire d'une foi à transmettre sinon qu'elle est dépositaire de l'Écriture dont elle reconnaît qu'elle contient ce qu'il faut transmettre. Nous parlons il y a un instant du canon ; c'est à ce moment-là qu'on va trouver un critère : c'est le *critère d'apostolicité*. On va se reporter aux apôtres.

Mais alors qu'en est-il des Évangiles ? peut-être Matthieu est-il Lévi, mais Marc et Luc, ce ne sont pas des apôtres. Jean peut-être. Et encore faudrait-il savoir si les textes qu'on attribue à ces quatre auteurs sont vraiment d'eux. Irénée, le premier, avait posé cette question.

On répondra en disant que pour qu'il y ait apostolicité, il n'est pas nécessaire que ce soit un apôtre. Il suffit que ce soit dans la ligne, dans la veine, dans le courant, dans la mentalité des apôtres. Eusèbe de Césarée (au premier tiers du IV^e siècle) dira :

« quand je regarde les livres que l'on nous propose, il y a différentes catégories. Au point où nous en sommes, il semble à propos de récapituler dans la liste les écrits du Nouveau Testament dont nous avons déjà parlé. Nous laisserons au premier rang la sainte tétrade des évangiles que suit le livre des actes des apôtres ; il faut y joindre les épîtres de Paul, la première attribuée à Jean et la première de Pierre. On ajoutera, si on le juge bon, l'Apocalypse de Jean, que les uns rejettent comme supposée et que les autres maintiennent au nombre des œuvres reconnues. Certains font encore entrer dans cette catégorie l'évangile aux Hébreux dont les juifs qui ont reçu le Christ aiment surtout à se servir. Tous ces livres peuvent être classés parmi ceux qui sont discutés. Nous avons cru nécessaire d'établir le catalogue de ceux-là aussi et de séparer les écrits que la tradition ecclésiastique a jugé vrais, authentiques et reconnus d'avec ceux d'une autre condition qui ne sont pas testamentaires et se trouvent contestés »

Il continue en disant que les chrétiens lisent plusieurs sortes d'écrits : ceux qu'il appelle les « omologoumènes », les livres universellement reçus (ceux dont on vient de donner la liste) ; puis ceux qui sont contestés, les « antilegomènes » (Jacques, Jude, deuxième de Pierre) ; et enfin les « notoi », les bâtards, qui semblent être chrétiens, utiles pour la foi, mais ne le sont pas tout à fait et sont d'une autre catégorie ; exemple, le pasteur d'Herma (écrivain romain du milieu du deuxième siècle, donné comme frère du pape Pie premier), lu très souvent, selon le canon de Muratori (vers 200) à lire chez soi pour l'instruction mais pas à l'Église (ce qui prouve qu'on le faisait). Et puis les apocalypses de Pierre et de Jean. Tout cela montre qu'il y avait de grandes discussions.

Ensuite, Eusèbe nous dira qu'il y a aussi des livres apocryphes, ceux qui circulent chez les hérétiques et, dit-il, personne dans la grande Église n'en fait le moindre cas. Mais, notons-le, tous les dogmes mariaux reposent sur les apocryphes ainsi que l'âne et le bœuf de la crèche, inspirés par Esaïe, et aussi les détails de la fuite en Égypte. Aujourd'hui, il faut savoir qu'il y a de grands champs de recherche sur les apocryphes (hier, à Lausanne, se tenait un colloque tout à fait remarquable sur Adam et Eve).

De tout cela il ressort que le grand critère dont va se servir Eusèbe, c'est l'apostolicité, mais l'apostolicité dans une tradition, celle qui vient des apôtres. La tradition est donc aussi ce qui va permettre de constituer l'Écriture et donc aussi de constituer le dogme qui s'appuie sur l'Écriture.

L'inerrance de l'Écriture ? Ce qu'en dit saint Augustin.

Pour nous, l'important est de constater qu'on va mettre à part un certain nombre de livres sur lesquels fonder notre expression de la foi. La question qui se pose alors est celle de l'inerrance de l'Écriture. On accepte un certain nombre de livres : ces livres disent-ils tous la vérité ?

Prenons l'exemple des Mages. Dimanche dernier, c'était l'épiphanie. Que dit Matthieu ? que les mages arrivent d'Orient, vont voir Hérode. qu'Hérode appelle les sages pour savoir où les choses se passent ; et les sages de répondre : « c'est à Bethléem » ; car ils ont lu le prophète : « Et toi Bethléem tu n'es pas la moindre des cités de Juda » auraient-ils lu dans Michée. Or si on lit Michée, on trouve exactement l'inverse ; dans Michée Bethléem est une toute petite bourgade, la moindre des cités de Juda. Faut-il donc retenir Matthieu ou Michée ?

Tertullien, à Carthage, mort après 220, dira : les Écritures sont des instruments, des moyens, qui nous servent à élaborer une doctrine. Ils ne sont pas la doctrine. Ils sont des moyens qui nous permettent de comprendre ce que nous disons. Il faut donc prendre l'Écriture non comme la vérité absolue qui tombe des cieux, mais comme un moyen pour nous d'essayer de comprendre quelle est cette vérité qui peut nous faire vivre lorsqu'on fait reposer notre foi sur elle.

Que nous dit Augustin ? Au livre XII de ses Confessions, il prend position dans un grand débat sur l'Écriture. Il s'agit du Pentateuque. Certains disent : Moïse a pensé ceci ; et un autre dit Moïse a pensé cela. Augustin pose la question : lequel a raison ? et si tous avaient raison ?

« Aussi quand l'un me dit : « Il (Moïse) a eu, comme moi, l'idée que voici » et un autre « Oh, que non ! mais, comme moi, l'idée que voilà », je montre, à ce que je crois, plus de religion en disant : « pourquoi pas l'une et l'autre, si, l'une et l'autre, elles sont vraies, et à en supposer une troisième, une quatrième, et toute autre que le regard individuel aperçoit sous ces paroles, pourquoi ne pas croire qu'il les a toutes aperçues, lui par qui Dieu, un par excellence, accommode les textes sacrés aux idées de plus d'un, appelés à y voir le vrai en ses nuances ? »

(Confessions de saint Augustin – Livre XII - chap. 31 - trad. Louis Mondadon)

C'est donc en lisant l'Écriture et en recherchant ce qu'elle veut dire que l'on arrivera à imaginer une expression de la foi, mais une expression qui sera toujours transitoire. Car il peut y avoir différentes manières de lire l'Écriture.

Mais, ont souligné les Pères de l'Église, le but des apôtres n'était pas de nous tromper volontairement. Donc ils ne se trompent pas et ils ne nous trompent pas, même si, éventuellement, ceux qui ont rédigé les Écritures ont pu, çà et là, dire des choses qui paraissent invraisemblables. Matthieu a-t-il eu raison d'écrire ce qu'il a écrit en lisant mal Michée ? Son but n'étant pas de nous tromper, la question n'a aucun intérêt.

Où est donc le dépôt de la foi ?

Au début du siècle dernier, le débat entre Harnack et Loisy

Au début du siècle dernier, il y eut un grand débat entre deux grands théologiens Adolphe Harnack, luthérien, et Alfred Loisy, catholique. Tous deux libéraux. Leur débat portait sur les fondements de l'enseignement de l'Église chrétienne.

- Pour Harnack : le fondement de l'enseignement de l'Église se trouve dans les paroles du Jésus historique, distinguées des assertions dogmatiques ultérieures. Il faut savoir ce que Jésus lui-même a dit et c'est là-dessus qu'il faut construire le dogme.

• Pour Loisy : Pas du tout. La doctrine chrétienne doit être recherchée dans la foi de l'Eglise qui se développe sous la direction du Saint-Esprit.

Le protestant ne peut certes pas dire qu'il n'y a pas une proclamation qui se continue ; mais il ajoute qu'on ne peut faire abstraction de Jésus lui-même au bénéfice de discours qui ont été tenus ultérieurement.

Dans ce débat, on relève trois facteurs qui expliquent l'essor de la dogmatique chrétienne et le développement de la formulation dogmatique :

- une émancipation par rapport au judaïsme, fondée sur la foi en Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. Il y a une coupure de la tradition reçue des pères.
- Une constante réforme qui vise à s'inscrire sans solution de continuité avec ce qui se disait auparavant. Il y a des crises qu'il faut surmonter, qu'il faut comprendre comme étant des éléments de réflexion (le montanisme, le marcionisme) Constante réforme et non hérésie : *Ecclésia reformata, semper reformanda*.
- Une mise en garde contre ce qui semblera incompatible avec l'essence du christianisme. Il faut en rester essentiellement aux « éléments fixes » de Turner.

Notre apologétique, loin d'être une défense contre l'extérieur qu'il nous faudrait manœuvrer, doit être en même temps une manière de savoir dire ce qui est notre manière estimée juste de croire. Il ne s'agit pas de formules, mais des relations que nous pouvons avoir avec le Seigneur.

Est-ce à dire que chaque génération construit ses propres dogmes, que chaque Eglise, chaque nation vit sa foi en tenant compte des éléments flexibles dont nous avons parlé ?

Les Pères de l'Eglise parlaient souvent de tradition (paradosis) , ce que nous avons reçu et ce que nous transmettons ; je dis souvent à mes étudiants que paradosis devrait plutôt être traduit par enseignement. Parce que ce que je transmets, c'est ce que je pense utile pour que les autres en vivent. Il ne s'agit pas d'un dogme, il s'agit plutôt d'une manière d'être, peut-être aussi d'une manière de penser.

Saint Vincent de Lerins disait : dans l'Eglise catholique elle-même, il faut veiller soigneusement à s'en tenir à ce qui était cru partout, toujours et par tous.

Est-ce qu'une affirmation dogmatique répond à ce critère ? A-t-elle été crue partout, toujours et par tous ?

ANNEXE

Le Symbole d'Athanase, dit encore Symbole Quicumque

Quiconque veut être sauvé doit, avant tout, tenir la foi catholique : celui qui ne la garde pas entière et pure ira, sans aucun doute, à sa perte éternelle.

Voici la foi catholique : nous vénérons un Dieu dans la Trinité et la Trinité dans l'unité, sans confondre les Personnes, sans diviser la substance : autre est en effet la Personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit ; mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont une même divinité, une gloire égale, une même éternelle majesté.

Comme est le Père, tel est le Fils, tel le Saint-Esprit : incréé est le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit ; immense est le Père, immense le Fils, immense le Saint-Esprit ; éternel est le Père, éternel le Fils, éternel le Saint-Esprit ; et cependant, ils ne sont pas trois éternels, mais un éternel ; ni non plus trois incréés, ni trois immenses, mais un incréé et un immense. De même, tout-puissant est le Père, tout-puissant le Fils, tout-puissant le Saint-Esprit ; et cependant, ils ne sont pas trois tout-puissants, mais un tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu ; et cependant, ils ne sont pas trois dieux, mais un Dieu. Ainsi le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur ; et cependant ils ne sont pas trois seigneurs, mais un Seigneur : car, de même que la vérité chrétienne nous oblige à confesser que chacune des personnes en particulier est Dieu et Seigneur, de même la religion catholique nous interdit de dire qu'il y a trois dieux ou trois seigneurs.

Le Père n'a été fait par personne, il n'est ni créé ni engendré ; le Fils ne vient que du Père, il n'est ni fait, ni créé, mais engendré ; le Saint-Esprit vient du Père et du Fils, il n'est ni fait, ni créé, ni engendré, mais il procède. Il n'y a donc qu'un Père, non pas trois Pères ; un Fils, non pas trois Fils ; un Saint-Esprit, non pas trois Saints Esprits. Et dans cette Trinité il n'est aucun avant ou après, aucun plus grand ou plus petit, mais les personnes sont toutes trois également éternelles et semblablement égales. Si bien qu'en tout, comme on l'a déjà dit plus haut, on doit vénérer, et l'unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité. Celui donc qui veut être sauvé doit croire cela sur la Trinité.

Mais il est nécessaire au salut éternel de croire fidèlement aussi à l'Incarnation de notre Seigneur Jésus-Christ. Voici la foi orthodoxe : nous croyons et nous confessons que notre Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, est Dieu et homme : il est Dieu, de la substance du Père, engendré avant les siècles et il est homme, de la substance de sa mère, né dans le temps ; Dieu parfait, homme parfait, composé d'une âme raisonnable et d'un corps humain, égal au Père selon la divinité, inférieur au Père selon l'humanité. Bien qu'il soit Dieu et homme, il n'y a pas cependant deux Christ, mais un Christ ; un, non parce que la divinité a passé dans la chair, mais parce que l'humanité a été assumée en Dieu ; un absolument, non par un mélange de substance, mais par l'unité de personne. Car, de même que l'âme raisonnable et le corps font un homme, de même Dieu et l'homme font un Christ. Il a souffert pour notre salut, il est descendu aux enfers, le troisième jour il est ressuscité des morts, il est monté aux cieux, il siège à la droite du Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts. À sa venue, tous les hommes ressusciteront avec leurs corps et rendront compte chacun de leurs actes ; ceux qui ont bien agi iront dans la vie éternelle, ceux qui ont mal agi, au feu éternel.

Telle est la foi catholique : si l'on n'y croit pas fidèlement et fermement, on ne pourra être sauvé.